

Glossolalies : vestiges d'une oralité première

Jean-Pierre Denis

Volume 22, numéro 2, automne 1989

Dire l'hétérogène

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500901ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500901ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Depuis deux mille ans qu'elle est apparue dans le monde chrétien, cette étrange langue sans parole qu'est la glossolalie fait entendre son ineffable message: la langue «vraie» n'est pas humaine, elle est divine et ne peut donc ressembler à aucun idiome humain existant. Plusieurs poètes modernes reviendront sur cette idée en proposant à leur tour la «vraie» langue de la poésie, c'est-à-dire celle qui s'adresse directement aux sens, langue de décharge et de plaisir (langue de l'inconscient?), langue sonore, rythmée, insensée.

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Denis, J.-P. (1989). Glossolalies : vestiges d'une oralité première. *Études littéraires*, 22(2), 99–108. <https://doi.org/10.7202/500901ar>



GLOSSOLALIES

VESTIGES D'UNE ORALITÉ PREMIÈRE

Jean-Pierre Denis

Aucune langue ne rendant les sensations nouvelles qui se produisaient, on se laissait aller à un bégaiement indistinct, à la fois sublime et puéril, où ce qu'on peut appeler la «langue chrétienne» flottait à l'état d'embryon. Le christianisme, ne trouvant pas dans les langues anciennes un instrument approprié à ses besoins, les a brisées. Mais, en attendant que la religion nouvelle se formât un idiome à son usage, il y eut des siècles d'efforts obscurs et comme de vagissement. Le style de saint Paul, et en général des écrivains du Nouveau Testament, qu'est-il, à sa manière, si ce n'est l'improvisation étouffée, haletante, informe du «glossolale» [...]. Ils ne savaient pas parler. Le grec et le sémitique les trahissaient également. De là cette énorme violence que le christianisme naissant fit au langage. On dirait un bègue dans la bouche duquel les sons s'étouffent, se heurtent et aboutissent à une pantomime confuse, mais souverainement expressive.

Renan¹

■ Avant d'aborder la question de l'«oralité», qui semble poindre à l'horizon de tout phénomène glossolale, il nous faut d'abord rappeler quelques faits historiques.

Le phénomène de la glossolalie, tel que nous le connaissons aujourd'hui, a connu ses premières manifestations dès les débuts du christianisme. Deux sources distinctes nous permettent, sinon d'identifier ce phénomène avec exactitude, du moins d'en authentifier l'existence comme mode

atypique d'énonciation/vocalisation: il s'agit de la *1^{re} Épître aux Corinthiens* de saint Paul, et des *Actes des apôtres* de saint Luc.

Et avant? Nous sommes dans l'ignorance. Y aurait-il eu des manifestations similaires chez d'autres peuples? Pourrait-on par exemple assimiler à la glossolalie, pour reprendre l'expression de Jeanmaire, les «jaculations enthousiastes» qui se pratiquaient lors des dionysies²? Pour aborder ces questions, il faut être un peu plus précis

1 Ernest Renan, *Œuvres complètes*, t. IV, Paris, Calmann-Lévy, 1949, p. 513.

2 Henri Jeanmaire, *Dionysos. Histoire du culte de Bacchus*, Paris, Payot, 1951 (Bibliothèque historique).

lorsque l'on parle de la glossolalie³, de façon à ne pas en faire un objet interchangeable avec d'autres phénomènes liés à la transe ou à la possession — et quoiqu'il s'agisse dans tous ces cas de porter ce qui excède la langue, le « linguistique », et de se laisser porter par lui⁴.

Sans doute peut-on affirmer que la glossolalie, comme phénomène vocal et oral, n'appartient pas strictement à l'univers chrétien, voire qu'on pourrait trouver des manifestations similaires chez d'autres peuples et à des époques antérieures au christianisme. Cela avait été avancé par exemple au début du siècle par Lombard, qui voyait l'origine de la chose du côté des prophètes juifs Nébi'im ainsi que des oracles pythiques⁵.

Nous avons bien dit des manifestations *similaires*, car il ne faut pas oublier que la glossolalie, c'est-à-dire le « parler en langues » (saint Paul), prend dans le monde chrétien un sens tout à fait particulier qui va en influencer grandement la pratique, jusqu'à lui « suggérer » un certain type d'élocution ou de profération. On sait aussi que, très tôt, les productions glossolales seront soumises à l'« interprétation » en assemblée — ce qui, contradictoirement, va contribuer à la dévalorisation du phénomène (chez saint Paul ce « don » est classé parmi les derniers) et en même temps lui permettre de subsister jusqu'à nous. Une fois « mis à sa place », il pourra en effet faire

entendre son « ineffable » sans plus jamais remettre en question l'institution de la parole humaine.

Cela étant dit, deux conditions semblent en tout cas nécessaires à son apparition comme phénomène langagier. La première, comme l'avait fait remarquer Compagnon⁶, a trait à l'existence du mythe de Babel. Ce mythe, qui a servi de fondement à la croyance en l'hétérogénéité des langues divine et humaine, est sans doute ce qui a « autorisé » l'existence et l'acceptation communautaire du phénomène glossolale. Rappelons à ce propos que le Dieu juif parle hébreu, que les dieux grecs parlent grec. Mais le Dieu chrétien, lui, n'appartenant à aucune communauté ethnique ou linguistique particulière, parle à chacun dans sa langue. Son Verbe est en quelque sorte, au sens étymologique du terme, *œcuménique*: il s'adresse à toute la terre habitée (*oikoumenê gê*), il est universel. Il y a donc, à partir du christianisme, à partir de son *telos*, une coupure, le surgissement d'un pôle d'altérité absolu que ne peut plus réfléchir la langue, qui se tient au delà des langues, dans une réserve négative, anéantissante par rapport à celles-ci. Saint Paul le comprendra d'ailleurs si bien qu'il mettra uniquement l'accent sur l'*acte* de charité, croyant même à la disparition prochaine des langues: « Jamais ne cessera la charité, mais les prophéties? elles seront

3 Le « parler en langues » (auquel on a donné le nom plus scientifique de *glossolalie* au XIX^e siècle) est ce *phénomène verbo-moteur* qui apparaît le plus souvent lors d'extases religieuses et qui consiste dans l'émission non contrôlée de phonèmes pseudolangagiers qui ont pour fonction de mettre en communication directe et immédiate le fidèle et son dieu à travers une langue d'origine divine.

4 Nous excluons dans notre étude les cas de pathologie pure et simple.

5 Émile Lombard, *De la glossolalie chez les premiers chrétiens et des phénomènes similaires. Études d'exégèse et de psychologie*. Lausanne, 1910.

6 Antoine Compagnon, « la Glossolalie. Une affaire sans histoire? », dans *Critique*, 387-88, 1979 (numéro consacré au mythe de la langue universelle), p. 825-838.

abolies; les langues? elles se tairont; la science? elle sera abolie» (I. Cor. 13:8).

Quant à la deuxième condition, elle concernerait le sort fait à l'«oralité» au sein de l'Église primitive. Alors que dans le judaïsme tout est écrit (et cela dans la langue même de Dieu, l'hébreu), dans les premières années du christianisme ce n'est plus une Loi (écrite) qui est transmise et dûment apprise pour être ensuite soumise au régime de l'interprétation et de la glose, mais une Parole qui est révélée, à chacun, en son âme, par le miracle d'une grâce divine qui touche directement les cœurs et les illumine, d'un «Verbe» qui pénètre la chair et la transfigure.

Saint Paul, pour décrire cet Esprit qui devait animer le chrétien, parlait déjà de la *langue du cœur* pour l'opposer à l'hypocrisie de la parole en régime communautaire et sectaire. Pas étonnant qu'en conflit avec la codification rigoureuse du «sens» par les Écritures saintes, cette Parole, qui n'était encore qu'une onde porteuse appelée à se propager par une sorte de capillarité des cœurs, ait parfois emprunté le transport enthousiaste et fervent du glossolale: effusion ou con-fusion des cœurs, ce transport pourrait bien avoir pour autre nom «transfert amoureux».

Nous ne pouvons pas ici reprendre les nombreuses péripiéties de la glossolalie à travers l'histoire, ses disparitions et réapparitions successives,

ses soudaines acmés: chez les montanistes au II^e siècle, chez des mystiques comme Hildegarde de Bingen ou Élisabeth de Schönau, chez les petits prophètes des Cévennes au XVII^e siècle, chez les Convulsionnaires de St-Médard au XVIII^e, ou encore dans ces nombreux mouvements charismatiques qui se sont développés à partir du XIX^e siècle jusqu'au renouveau moderne des pentecôtistes⁷. Rappelons toutefois que, pour être récurrent au sein de notre culture, le phénomène glossolale n'en est pas moins épisodique et fort sujet aux modes comme aux épistémologies dominantes.

Par exemple, lorsqu'on aborde le phénomène (soit dit en passant fort restreint) de la glossolalie au XVII^e siècle chez les petits prophètes des Cévennes (les Camisards), on y découvre cette chose surprenante: ce qui aurait pu justement trouver un exutoire dans la vocalisation glossolale (il s'agissait après tout de phénomènes de possession et de transe), se trouve au contraire polarisé par une langue qui est celle de l'oppresseur. Condamnés à perdre leur religion (le protestantisme), à abjurer leur foi, eux qui ne parlaient pour la plupart que la langue occitane vont en effet curieusement se mettre à prophétiser et à recevoir (en état de transe ou pendant leur sommeil) des messages de Dieu dans une langue inconnue pour eux⁸, langue dans laquelle se for-

7 On pourra consulter à ce sujet Stagg, Hinson et Oates, *Glossolalia. Tongue Speaking in Biblical, Historical and Psychological Perspective*, Nashville et New York, Adington Press, 1967; H.J. Stolec, *Speaking in Tongues*, Minneapolis, Augsburg Publishing House, 1963 [© 1936]; Jean Bobon, *Introduction historique à l'étude des néologismes et des glossolalies en psychopathologie*, Liège (H. Vaillant-Carmanne) et Paris (Masson), 1952. Voir aussi les articles de P. Alphanféry, «la Glossolalie dans le prophétisme médiéval latin», dans *Revue de l'histoire des religions*, Paris, Ernest Leroux, t. 103, 1931, p. 417-436, et de A.J. Sullivan, «Langue (don des)», dans le *Dictionnaire de spiritualité*, t. IX, 1975, p. 223-227, ainsi que la revue *Langages*, 91, sept. 1988 (numéro consacré aux glossolalies).

8 Du moins est-ce le témoignage qu'ils ont laissé. On peut difficilement concevoir une personne parlant une langue naturelle qu'elle ne connaît pas, par exemple ici le français. On pourrait de fait mettre les témoignages en doute (au moins partiellement), et penser que l'ignorance où se disent ces gens n'était pas aussi entière qu'ils l'ont prétendue. Nous sommes ici dans la fiction et la fable.

mule la Loi qui les condamne : le français. Un Dieu, donc, parlant en français pour condamner aussi bien le bourreau Louis XIV qui a institué les dragonnades et révoqué l'Édit de Nantes en 1685 que les serviteurs du papisme; un Dieu leur prédisant l'enfer et la destruction du monde, et usant parfois d'un style tout à fait logorrhéique⁹.

De la même façon, lorsque vers la fin du XIX^e siècle la glossolalie glisse du domaine religieux au domaine spirite, qu'elle abandonne l'ineffabilité du langage divin pour celui des esprits et des morts, elle rejoint des préoccupations qui sont largement répandues au sein de la société, et même de la science. Elle qui, auparavant, se faisait répétitive, écholalique; qui était incapable de structurer son flux énonciatif en établissant des traits distinctifs comme on en trouve dans les langues naturelles, se met soudainement à l'école de la xénoglossie en modelant son pseudo-langage *comme* une langue véritable, c'est-à-dire en établissant des lois de récurrence syntaxique et lexicale.

Comme on l'a avant nous remarqué¹⁰, la plupart des médiums à l'œuvre dans ces cas (le plus souvent des femmes!) ont été grandement influencés par les hommes de science qui s'en sont occupés, au point que certaines langues n'auraient pu être « inventées » sans les pressantes sug-

gestions de ces maîtres du savoir. On se souvient du célèbre cas d'Elise Müller, alias Hélène Smith, inventant des langues étranges pour mieux séduire et parler d'amour à son maître Flournoy... Mais on découvre aujourd'hui, avec certains procès-verbaux de séances qui étaient restés jusqu'à maintenant inédits, combien cette influence a été profonde, voire radicale. Par exemple, les premières productions « martiennes » d'Hélène Smith se rapprochent considérablement des glossolalies religieuses en privilégiant les séries homophoniques, les allitérations et l'assonance — caractéristiques qui se perdront par la suite dans l'élaboration de cette langue¹¹.

Il conviendrait par ailleurs de rappeler que cette époque, c'est-à-dire le dernier quart du XIX^e siècle, est extrêmement riche en créations de langues ou pseudolangues et qu'elles ne sont pas toujours le fruit de délires hystériques, spirites ou mystiques comme on aurait tendance à le croire. D'après l'*Histoire de la langue universelle* de Couturat et Léau, une bonne quarantaine de langues auraient été inventées par des savants de divers pays entre 1875 et 1903, date de la première publication du livre¹².

Délirants peut-être — mais à la manière de la paranoïa, qui sait systématiser son délire —, ces projets de langue universelle avaient tous en com-

9 C'est ce que nous avons montré ailleurs (thèse de doctorat présentée à l'université de Paris VII en 1986) en observant les phénomènes de débordement linguistique qui ont eu lieu au sein de la communauté des petits prophètes des Cévennes, et qu'on avait jusque là jugé s'apparenter à la glossolalie. Il apparaît au contraire que c'est le français qui s'est imposé comme pôle organisateur du discours prophétique et délirant; c'est pourquoi on ne trouve à peu près pas de glossolalies dans cette communauté où même Dieu se met soudainement au diapason de la langue du Roi.

10 Cf. la préface de Marina Yaguello et la postface de Mireille Cifali pour le livre de Théodore Flournoy: *Des Indes à la planète Mars. Étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*. Paris, Seuil, 1983 (© 1900).

11 Mireille Cifali, « la Fabrication du martien. Genèse d'une langue imaginaire », dans *Langages*, numéro cité, p. 39-60.

12 Louis Couturat et Léopold Léau, *Histoire de la langue universelle*. reproduite en un volume avec les *Nouvelles Langues internationales* (1907) au Georg Olms-Verlag, Hildesheim et New York, 1979.

mun la volonté de *rationaliser* les codes de communication afin que le langage humain s'adapte pleinement aux nouvelles conditions de diffusion scientifique, technique et commerciale que réclamait le monde moderne.

Qui ne voit que sous peine de revenir à la tour de Babel, une si énorme production scientifique doit être unifiée et coordonnée? Que de temps perdu pour les chercheurs, que de recherches inutiles et par cela même nuisibles, si les nomenclatures changent avec les nations! (Couturat et Léau, *Histoire*, p. IX.)

Le facteur économique n'était pas non plus sans poids: «le marché européen s'étend sur toute la terre [...], les grandes nations possèdent des colonies jusqu'aux antipodes et ont des intérêts dans les pays les plus lointains», écrivent encore ces auteurs (*ibid.*, p. VII)...

Mais cette langue, à quoi pouvait-elle ressembler? Dans une charte adoptée le 21 octobre 1887, l'*American Philosophical Society* préconisait entre autres que le sens des mots de la langue internationale ne dépende jamais du «ton, de l'accent, de la quantité ou des inflexions de la voix»; qu'y soient également proscrites les «combinaisons de lettres qui éveilleraient dans une des langues principales de fâcheuses associations d'idées [“any indecorous or degrading association”]»...

Il s'agit donc de rationaliser, c'est-à-dire d'arriver à produire une langue de signes graphiques pour lesquels la voix ne servirait plus que de relais neutre, insignifiant, où sa *matérialité* serait obli-térée. Où par ailleurs l'esprit *analogique*, associa-

tionniste, voire métaphorique, qui anime la langue n'aurait plus de place. En somme, une langue strictement communicationnelle, une langue de service: sobre, fonctionnelle et neutre.

* * *

Dans les vingt dernières années du XIX^e siècle, l'apparition d'une sensibilité plus grande à la question du langage en psychopathologie trouve aussi une de ses motivations dans ce nouveau paradigme qu'est la «communication¹³». L'analyse formelle des signes et signaux y prend une place décisive, tout comme le développement d'une pensée et d'une technologie des communications humaines.

Beaucoup de choses changent alors, dont on n'a pas encore suffisamment évalué l'impact, et notamment le rapport de la voix au langage, du corps au signe. Les inventions, en cette seconde moitié du XIX^e siècle, y sont sans doute pour beaucoup. Le télégraphe électrique apparaît en 1852, l'alphabet morse, inventé en 1845, devient universel en 1865, les découvertes de Bell permettent dès 1876 de transmettre et de reproduire à distance la voix humaine, le développement d'une physiologie expérimentale permettra de mettre au jour les principes de la phonation, la décomposition analytique des vibrations sonores fait avancer notre connaissance de la voix comme phénomène acoustique, la conception par Edison, entre 1877 et 1888, d'un phonographe ou «machine parlante» en rend possible l'enregistrement.

13 Voir J.-Jacques Courtine, «les Silences de la voix. Histoire et structure des glossolalies», dans *Langages*, numéro cité, p. 7-25.

Tout cela va radicalement modifier le rapport qu'entretenaient la voix et la langue, les sons et le sens dans la théorie linguistique. Pour Saussure, par exemple, l'une des premières choses à abolir quand il projette d'établir sa linguistique, c'est la confusion qui existe entre le physiologique et le linguistique, entre l'appareil vocal, la production de phonèmes et les signes relevant du système de la langue. Pour lui, « le corps est extérieur à la langue; la langue est *étrangère* à la voix; le son n'a pas d'existence linguistique » (Courtine, p. 13).

Étrange rencontre, donc, que celle du glossolale avec le linguiste. Le premier fait exister les sons pour eux-mêmes, il corporéise la langue au moment où l'autre entend justement désubstantialiser la voix, la séparer du signe afin d'établir sa théorie de la langue. Positions inverses et complémentaires qui doivent nous faire réfléchir sur ce que la linguistique met alors de côté et que le glossolale recueille dans un semblant de langue pour mieux brouiller les pistes.

Quoi qu'il en soit des conditions ou des motivations qui vont amener un sujet, voire une collectivité, à faire cet usage tout à fait particulier du langage, à lui donner tantôt une forme, tantôt une autre (xénoglossie, glossolalie, glossomanie, etc.), à lui faire remplir une fonction (« parler étranger », prière ineffable, message crypté, jeu de langue[s], modelage esthétique des matériaux de base du langage comme chez les poètes) ou à s'y abandonner de manière passive et sans intention préalable, une chose demeure : l'objet glossolale reste toujours en dernière instance lié au

langage — disons plutôt à ce qui, dans la langue entendue comme système de signes, lui reste hétérogène, inassimilable.

Objet chu ou déchet de langue, langue introuvable ou préverbale, utopie vocale ou frayage pulsionnel de sons chargés d'affects, danse buccale ou déferlement sémiotique dans le registre symbolique, langue primitive et régressive ou langue du corps? Autant de portes par où entrevoir l'objet qui par excellence se dérobe et nous fait signe derrière le miroir sans tain qui sépare, pour reprendre l'image de Ferdinand de Saussure, le *signifiant acoustique* de la *matière phonique amorphe*.

Si l'on reprend d'ailleurs la théorie saussurienne du signe et de la fonction du signifiant linguistique par rapport à la pensée d'une part, d'autre part à la matière phonique, on retrouve l'idée du caractère *liquide et amorphe* de ces deux vecteurs tant et aussi longtemps que le signe linguistique n'intervient pas pour leur servir d'intermédiaire, de « joncteur ». Sans la langue et ses délimitations réciproques d'unités discrètes, la pensée comme la matière phonique demeurent pour Saussure « chaotiques » :

Qu'on se représente l'air en contact avec une nappe d'eau : si la pression atmosphérique change, la surface de l'eau se décompose en une série de divisions, c'est-à-dire de vagues; ce sont ces ondulations qui donneront une idée de l'union, et pour ainsi dire de l'accouplement de la pensée avec la matière phonique¹⁴.

La métaphore est intéressante : la pensée-Dieu s'accouplant avec la matière-Mère, le monde atmosphérique des idées avec la masse lourde des

14 Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot, 1975 (Payothèque), p. 156.

eaux primordiales... Le mur de la langue, s'il joint ces deux mondes, est aussi ce qui les sépare et empêche leur parfaite union fusionnelle. L'enfant né de leur rencontre, c'est le signifiant acoustique (représentation verbo-auditive du concept), obligé aussitôt de perdre sa substance pour devenir forme, «petit membre», simple *articulus* d'un système qui le délimite et l'oppose à tous les autres. Le glossolale rejouerait en quelque sorte le trouble de cette naissance, mais en refusant de quitter les eaux maternelles¹⁵.

Comme il fallait s'y attendre, les poètes ont pressenti de manière exemplaire ce nouvel «ordre» du langage qui s'est développé au cours du XIX^e siècle (ordre empirique comme théorique); ils ont compris aussi la nécessité de répondre à la révolution technique, scientifique, épistémologique par une révolution de la «nomination» et de la syntaxe discursive. On pourrait même dire que le plus grand mérite des avant-gardes littéraires dans le champ poétique, c'est justement d'avoir eu l'intuition d'un «autre procès» de la signifiante, d'une autre disposition structurante, agissante du sens à travers le rythme, l'intonation, les valeurs énergétiques de la voix.

Il est certain que cette manipulation de matières verbales ou musicales, d'éléments phonétiques ou lettriques, phonétiques ou sonores qu'on trouve chez les poètes du début du siècle n'a pas eu le même sens, le même destin selon les utilisateurs, selon les lieux, les époques ou la conjoncture historique où elle se produisait.

Polyglotte et mathématique chez le lettriste Isidore Isou, magique et africaine chez les dadaïstes Tristan Tzara et Hugo Ball, onomatopéique chez le futuriste italien Marinetti, mythopoétique et trans-mentale chez le futuriste russe Vélimir Khlebnikov, fondamentale et archaïque chez Artaud, imitative de cas pathologiques chez les surréalistes Éluard et Breton, corporelle, expressive et musicale chez la plupart des poètes qui ont souscrit à la poésie dite «sonore» au cours des années 60 — ce qu'on peut retenir dans tous ces cas, c'est l'importance accordée tout à coup à la voix et au corps dans une civilisation vouée à l'*écriture muette* où, comme le dira Khlebnikov, «les langues en tant que telles contribuent à la désunion de l'humanité et mènent des guerres chimériques¹⁶».

Khlebnikov représente une figure dominante et de surcroît très symptomatique de cette rupture introduite par la science dans la théorisation du langage comme système de signes excluant le corps et la voix. Par exemple, le projet khlebnikovien de langue «trans-mentale» (autrement appelée *zaoum*) s'apparente étrangement à celui qui animait les créateurs des langues universelles de la fin du XIX^e siècle. On y trouve les mêmes finalités d'économie, de standardisation, d'épuration (par exemple, les voyelles n'y sont maintenues que pour l'euphonie parce que, selon Khlebnikov, elles ne sont pas porteuses de sens). En revanche — et c'est là que nous retrouvons le poète hanté par le «corps» du langage — les consonnes se voient définies par une *image sonore*

15 Voir à ce propos le très bel article de Michel de Certeau: «Utopies vocales. Glossolalies», dans *Traverses*, 20 nov. 1980, p. 26-37 (repris dans *le Discours psychanalytique*, 3, 2, juin 1983).

16 Vélimir Khlebnikov, *le Dieu du futur*, trad. et préface de Luda Schnitzer, Lausanne, l'Age d'homme, 1970, p. 242.

où il est aisé de reconnaître la conception « sensitive » qu'il se faisait du langage : chaque consonne se voit attribuer sa scène figurative, son schéma kinésique et dynamique, ses plans de force et ses prédicats spatiaux. Ainsi la consonne *V* signifie-t-elle chez lui la rotation d'un point autour d'un autre, d'où les mots « viouga » (tempête), « vol » (le bœuf), « vorot » (les portes), « vikhr' » (tourbillon, rafale), etc. ; la consonne *L*, le passage d'un corps tendu le long d'un axe mobile, dans un corps occupant deux dimensions transversales par rapport à l'axe mobile, d'où « lodka » (barque, plate), « lyji » (skis), « ladia » (barque, la tour, aux échecs), « ladon' » (paume), « lapa » (patte), « liépestok » (pétale), etc.¹⁷

Kinésie, cœnesthésie articuloire, mimétisme graphique (comme on en trouve chez Claudel), représentation psychique de la mise en tension et des mouvements de tout l'appareil phonatoire : on perçoit la forte prédominance d'une conception sensitive et énergétique du langage qu'on trouvera développée dans les essais de création verbale de Khlebnikov. Car le zaoum ne constitue qu'un des versants de sa recherche, qui, sur le plan poétique, se proposait avant tout de *séduire* et d'*exalter* ce qu'il appelait le « peuple des sens ».

Pareillement, Tzara s'intéressera aux mystérieux effets de sens émanant des qualités tonales, rythmiques ou plastiques de certains agencements vocaux dénués de sens. Répétitions, écholalies, assonances, parallélismes formels ou acoustiques, ce sont là les principes mêmes de la poésie (tels que Jakobson les a formulés) qui sont

mis en surface, s'engendrant à partir de deux éléments clés : le rythme et le jeu de complémentarité ou de contraste phonématique. Civilisation à tradition orale, l'Afrique, où nombre de dadaïstes iront puiser leur inspiration et, parfois, leurs poèmes, se trouve ainsi représenter le « refoulé » de la civilisation occidentale vouée à l'écriture muette.

Cette double évocation de la voix et du rythme comme valeurs humanisantes, Hugo Ball saura prophétiquement la mettre en perspective quand il expliquera l'enjeu du « poème simultané » qu'ont inventé les Dadaïstes : « Le poème simultané pose le problème de la *valeur de la voix*. L'organe humain incarne l'âme, l'individualité errante parmi les démons qui l'accompagnent. Les bruits représentent la toile de fond : tout ce qui est inarticulé, fatal, déterminant. [...] Le poète tend à élucider le problème de l'homme pris dans le processus mécanique. En un raccourci typique, il montre la *lutte entre la voix humaine et un monde menaçant*, envahissant et destructeur, dont on ne peut échapper à la *cadence* et au déroulement sonore¹⁸ ».

La voix : âme errante donc, en conflit avec les rumeurs intraitables du temps et de l'histoire, bruisant de son concert intime dans la cacophonie des temps modernes. Organe non de la parole ou du discours, mais bien de valeurs infralinguistiques. Symbolisant par ailleurs la résistance intérieure face aux assauts démoniaques du dehors (mais aussi du dedans), la voix devient chez lui une sorte d'entité psychique, une personnalité

17 Vélimir Khlebnikov, *la Création verbale*, trad. par Catherine Prigent, Paris, Christian Bourgois, 1980, p. 149-150.

18 Souligné par nous. Cité par Hans Richter, *Dada Art et anti-art*, Bruxelles, Ed. de la Connaissance, 1965, p. 27.

endogène, un organe au service de la conservation du « moi ». Véhicule de la vie contemplative¹⁹, elle tend vers le degré zéro du langage et de la communication avec les hommes pour s'aboucher au divin.

Le mouvement de « poésie sonore » qui voit le jour au cours des années cinquante, et qui prend un net élan à partir des années soixante, incarne à son tour cette prédominance de la voix, du souffle, du corps dans le champ poétique : citons *Mégaépneumes* de Gil J. Wolman, *Criryhtmes* de François Dufrene, *Verbophonie* d'Arthur Pétronio, *Instrumentation verbale* de Jean-Louis Brau, *Métapoésie* d'Altagor, qui définit ainsi sa poésie : « Musique parlée, une musique des timbres articulés de l'appareil vocal, un mouvement optimum de la parole pure, un langage-sensation [...], une psychologie motrice pure, une psychophonie motrice pure, une biophonie motrice pure, une cosmophonie [...] »²⁰.

Encore une fois, cette soudaine recrudescence de poèmes strictement sonores au cours des années cinquante n'est pas sans trouver de résonances du côté des inventions qui ont eu cours après la deuxième guerre mondiale. Henri Chopin, inventeur des *Audio-poèmes* et auteur d'un livre sur la poésie sonore, situe la fin du « Verbe » et de son cortège d'« alphabets » autour des années 1946-1950, c'est-à-dire en même temps que l'apparition du microsillon, du magnétophone et du téléviseur. Invention importante que celle du magnétophone, nous dit-il,

« parce qu'elle permet enfin au poète d'étudier la nature de la voix, l'impact des microparticules du langage, les structures de l'oralité, et de transformer tout cet ensemble en structures poétiques significatives » (p. 123).

* * *

Qu'y a-t-il de commun entre la glossolalie religieuse et la poésie dite « sonore », entre la prière « ineffable » de saint Paul et le « mot qui se fait dans la bouche » de Hugo Ball, entre le « parler en langue(s) » des premiers chrétiens, la langue fondamentale d'Antonin Artaud et le zaoum de Vélimir Khlebnikov ? À première vue, peu de chose si on considère l'horizon d'énonciation et les moyens mis en œuvre pour remplir l'espace d'énonciation. Pourtant, reconnaissons qu'en chacune de ces démarches, en chacune de ces utopies du dire se combinent ce qu'on pourrait appeler du *prélangagier* et du *postlangagier*, un vouloir-dire archaïque, inaugural, et l'après du signe, l'au-delà de la signification ; qu'en chacune d'elles insiste la même question : qu'est-ce que parler, que veut dire *être parlant* ?

Dans cette perspective, il faut admettre que l'objet du poète n'est pas tant la *signification* que la *signifiance*, pas tant le message maîtrisé dans la performance de l'énoncé que tout ce qui vient s'y ajouter pour le traverser d'intensités (couleurs, sons, images, kinèmes), allant parfois jusqu'à en détruire l'organisation syntaxique et même, dans l'énonciation glossolale, jusqu'à lui refuser tout

19 « Les peintres, avocats de la Vita contemplativa : annonciateurs de la langue surnaturelle des signes. Répercussion sur l'expression imagée des poètes. L'aspect symbolique des choses est une conséquence de leur longue utilisation en images. La langue par signes n'est-elle pas la vraie langue du paradis ? », Ball, dans Richter, *op. cit.*, p. 41.

20 Altagor, cité par Henri Chopin, *Poésie sonore internationale*, Paris, Jean-Michel Place, 1979 (Trajectoires, 1), p. 79.

sens. Dès qu'il se met en quête de signifiante, le poète ne peut en fait que rencontrer ce qui ne se tient pas dans le langage en tant que code arbitraire externe, système de signes, mais pointe de manière plus impérative dans la parole en tant qu'énonciation (simple «vouloir-dire») et, de manière plus profonde, plus radicale encore, dans la «vocalité», en tant que voie d'accès et véhicule du biologique (pulsionnel), présence du «corps» dans l'acte de phonation.

Il est par ailleurs certain que cette voie que les poètes ont explorée puis frayée à travers ces sons insensés de la langue ne relève pas seulement de ces couches psychotiques de la personnalité dont Artaud nous a révélé les abîmes, mais aussi d'une disposition ludique et souvent jouissive à l'égard de la musique, du rythme qui courent secrètement dans/sous la langue, voire à la rencontre ce «plaisir musculaire» dont a parlé André Spire au sujet de la poésie²¹.

21 André Spire, *Plaisir poétique et plaisir musculaire*. Paris, José Corti, 1949.